

supplément au voyage de Michel Pascal : quelques impressions du Vanuatu

par Michel Pascal (*alias* Ratator)

INRA, station SCRIBE, Équipe Gestion des populations invasives,
campus de Beaulieu, 35042 Rennes cedex 2

michel.pascal@rennes.inra.fr



De la mécanique tropicale

Lors d'expéditions lointaines, le temps sur le terrain est compté. La logistique des transports conditionne le nombre de sites prospectés, le temps qui va leur être consacré et le nombre de personnes qui pourront y être acheminées. L'effectif réduit de notre module au regard de celui des trois autres n'imposait pas de disposer d'un parc automobile pléthorique. Les trois véhicules qui nous furent attribués au débarqué du minuscule bimoteur qui nous achemina de Port Villà à Luganville étaient *a priori* tout à fait suffisant, sous réserve de modérer le volume de matériel scientifique transporté, et d'accepter quelques séjours dans les bennes non bâchées, séjours agrémentés de séances de brumisation – oh combien fréquentes sous ces climats ! – et de vigoureux massages fessiers.

C'était sans compter sur l'esprit fantasque de la mécanique sous ces latitudes. Nous ne fûmes pas longs à découvrir que la Land Rover (ci-dessous), probablement en raison de son long séjour sous le soleil des tropiques, avait une thermorégulation et un système nerveux fort perturbés. C'est ainsi que le conducteur, qui baignait dans la même ambiance chaude et humide que ses camarades, bénéficiait, en outre, d'un efficace chauffage personnel qu'il ne fut jamais possible d'interrompre. Le débarquement du pilote, toujours poussif, débutait par une exhibition de mollets dignes d'un cycliste du tour de France. Cette obstination à délivrer des calories à tout va nous intrigua beaucoup. N'était-ce pas en contradiction avec la théorie de l'Optimal Foraging et de l'économie d'énergie ? La découverte d'une fuite d'eau en sortie de radiateur nous ravit, excitant la fibre panglossienne qui sommeille dans tout optimiste – pour participer



à de telles expéditions, ne faut-il pas en être solidement pourvu ? Que la mécanique était bien faite ! N'assistions-nous pas à un phénomène d'adaptation mécanique ? La thermorégulation des fluides internes de la Land Rover devint un sujet fort débattu. Une expérience fut programmée qui réduisit l'espace vital au sein du véhicule.

Il s'agissait d'embarquer quelques bidons d'eau destinés à recharger régulièrement le radiateur afin de déterminer si cette opération réduirait ou non l'afflux d'air chaud. Il n'en fut rien. L'équipe, dépitée, dut abandonner tout espoir de soumettre une brillante publication à l'Académie des Sciences (on ne publie pas un échec, n'est-il pas vrai ?). L'organisme des pilotes s'adapta, et la réduction de l'espace, prévue pour être temporaire, devint permanente.

Passons au système nerveux. La mise en route des essuie-glaces au moyen d'un bouton très kitsch engendrait un comportement félin chez cette mécanique. À un lent clignement des balais mécaniques s'associait un ronronnement, et comme il s'agissait d'une mécanique tropicale et sénescence, ce ronronnement se transformait vite en un feulement, rauque, profond et cacochyme : le klaxon se mettait de la partie. Ce comportement emportait un vif succès auprès des populations locales qui applaudissaient à notre passage pour la plus grande joie de notre excellent guide Nivatu Charley, force de la nature, débonnaire, populaire et très couru. Le pilote en revanche, longuement soumis à cette symphonie d'un autre monde, sentait monter en lui la peur ancestrale que suscitent les grands fauves et, pour échapper au stress, interrompait la marche des essuie-glaces. La tête à la portière, chevelure et barbe dégoulinante, il tentait de distinguer la piste à gauche pendant que Charley, la tête à la portière droite, lui prodiguait moult conseils sur la marche à suivre sur cette piste cahotante dont il connaissait le moindre virage. Faustin, notre second guide, un être fin, réservé, efficace, qui nous fut vite chipé à notre plus grand dam, proposa timidement de procéder à une délicate intervention de chirurgie neuronale. Nous n'avons jamais très bien compris ce qu'il fit. Cela reste un secret de la brousse. Mais force est de reconnaître que klaxon et essuie-glaces purent fonctionner indépendamment pendant une quinzaine de jours. À l'issue de ce répit, alors que débutait un orage tropical bien dru, la mise en route des essuie-glaces s'accompagna d'un feu d'artifice neuronal. Une légère fumée noire s'est élevée du tableau de bord nous signifiant l'électro-encéphalogramme plat. Par la suite, nous nous sommes donc passé de la danse des ballets.

C'est pourtant avec un sentiment de culpabilité, celui d'abandonner un vieux serviteur lunatique, que, sur le trajet de l'aéroport, le jour de notre départ, nous avons salué la « Land » rangée sur le bas-côté de la piste, une vaste mare d'eau sous le train avant témoignant de la crise d'incontinence fatale qui nous l'avait fait abandonner la veille. Pourquoi donc cet attachement à ce vieux débris, me direz-vous ? Tout bonnement parce que ce vieux débris ne masquait pas sous des dehors pimpants son âge et ses cicatrices, et que son moteur et ses ponts ne nous trahirent jamais.

On ne peut en dire autant des deux Izuzu, la « grise » et la « blanche ». Peinture impeccable et chromes rutilants, elles nous furent confiées toutes deux comme des véhicules quatre roues motrices bénéficiant de tous les avantages de la technologie moderne. Peut-être furent-elles quatre roues motrices dans leur « neuvage ». Quoiqu'il en soit, il nous fallut un bon moment pour nous rendre à l'évidence lors de leur premier bain de boue dans le creux d'une piste : de ponts, il n'y en avait qu'un, et c'est la vieille « Land » qui sortit les jeunettes de multiple faux-pas.

Ainsi en va-t-il des expéditions : de doctes documents feront état de multiples découvertes, mais il ne sera jamais fait mention des serviteurs obscurs, matériels et humains, de leurs qualités et de leurs défauts, des relations qu'ils ont entretenues avec les missionnaires, des efforts que ceux-ci ont dû faire pour les comprendre et les apprécier. Et pourtant, c'est également cela une expédition scientifique conduite en pleine nature dans une contrée lointaine.

De la chasse aux cochons et bovins sauvages

La chasse au Vanuatu, et plus particulièrement sur l'île Espiritu Santo, mériterait une étude à part entière. Bien des éléments à la base des propos qui suivent doivent être validés. Mais enfin, il s'agit d'impressions de voyage, d'une perception fugace, limités à la chasse à deux gros mammifères, le Cochon sauvage



introduit par les Mélanésiens il y a fort longtemps, et le Bovin sauvage introduit par les Européens il y a moins de deux siècles.

Actuellement, ces deux espèces se trouvent largement distribuées sur l'île d'Espiritu Santo et ont été observées, en pleine forêt tropicale, à plus de 1000 m par des membres de l'expédition. Certains porcs, élevés selon des pratiques sophistiquées, jouent un rôle majeur dans la culture mélanésienne du Vanuatu. Je me garderai bien de tenter, ne fut-ce qu'un résumé, du rôle joué par ces animaux dans cette (ces ?) culture(s), et encore moins de la symbolique associée, renvoyant le lecteur à l'ouvrage passionnant de Joël Bonnemaïson (1997)¹. À ces porcs élevés dans une perspective bien définie s'ajoutent ceux, toujours élevés, mais destinés à la consommation courante, et à cet ensemble d'animaux domestiques s'ajoute une importante population d'animaux sauvages, des cochons marrons issus de la forme domestiquée et retournée à la nature. C'est de ceux-ci dont il s'agit ici. Par ailleurs, des bovins domestiques, introduits pour les besoins de l'élevage, se sont retrouvés dans la nature, en particulier pendant les cinquante dernières années, et ont également fondé des populations marronnes. Les populations marronnes font l'objet d'une chasse active de la part des Nivauatus.

Je me suis laissé dire qu'au Vanuatu la détention d'un fusil de chasse est très réglementée, que l'attribution des munitions est contingentée et ne dépasse pas une cinquantaine de cartouches par porteur de fusil et par an, et qu'enfin, le prix de la licence de chasse est élevé au regard du revenu moyen des habitants. C'est donc probablement pour ces raisons que nous n'avons pas entendu un seul coup de feu pendant toute la durée de notre séjour. En revanche, nous avons croisé plusieurs parties de chasse et l'un d'entre nous, Michel de Garine-Wichatitsky, a participé à deux d'entre elles, accompagné par la journaliste Marie Lescroart pour celle qui eut lieu à Butmas. Nul doute qu'ils en feront une relation détaillée tant l'expérience les a marqués. Je ne me substituerai donc pas à ces témoignages de première main et ferai juste état des départs, des arrivées et de l'équipement.

Les chasseurs, vêtus de vieux tee-shirts et de shorts, chaussés de méchantes baskets défoncées, voire pieds nus, se mettent en chasse de bon matin accompagnés d'un groupe hétéroclite de chiens faméliques

1. Bonnemaïson J., 1997. *Les fondements géographiques d'une identité : l'archipel du Vanuatu. Essai de géographie culturelle*. Livre II. Histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tana. Édition de l'ORSTOM, Paris, 562 p.

et excités. Parmi eux, certains présentent une morphologie qui n'est pas sans rappeler celles des dingos d'Australie : réminiscence des chiens introduits par les premiers Mélanésiens ? Pour tout équipement, des coupe-coupes (machettes ou sabres, selon le lieu on l'on se trouve de par le monde) pour se frayer un chemin dans la forêt, et des lames de coupe-coupe emmanchées sur une hampe de bois dur pour toute arme de chasse. La traque se fait à la course derrière les chiens qui acculent la bête entre les contreforts d'un arbre. Le chasseur la sert au moyen de sa lance, technique qui n'est pas sans rappeler celle de la chasse à l'épieu, pratiquée en France sous l'Ancien Régime. L'animal est vidé et débité sur place et les chiens nourris des entrailles. Les quartiers, suspendus aux extrémités d'une perche portée à l'épaule, sont ramenés au village où, enfants et chiens se précipitent pour faire la fête à la partie de retour.

On s'en doute, cette chasse, qui n'est pas de tout repos, n'est également pas sans danger. Les hommes d'un village ne la pratiquent pas tous alors que la viande de chasse représente une partie non négligeable de l'alimentation carnée dans les villages isolés. Cette chasse se maintiendra-t-elle à long terme alors que la diffusion du mode de vie à l'europpéenne s'amplifie et que l'élevage extensif de bovins à viande devient l'une des principales ressources de l'île ? Elle joue pourtant un rôle majeur dans la régulation des populations de gibiers. Dans plusieurs villages, on nous rapporta que cochons et bovins pouvaient infliger de graves dégâts aux jardins. Pour y remédier, les chefs de village régulent l'activité de chasse en l'ouvrant ou la fermant, parfois sur des secteurs définis et en fonction des dégâts occasionnés aux cultures. La disparition de l'activité de chasse pourrait avoir de graves conséquences sur les moyens de survie de ces sociétés.

Quoi qu'il en soit, je garde un souvenir ému de cette scène de retour de chasse dans le village de Butmas (photo page précédente), quand Michel, Marie et le fils aîné du chef apparurent au débouché de la piste, à l'angle de la première case du village, vêtements déchirés, crottés jusqu'à la racine des cheveux, dégoulinants de sueur, hilares, les quartiers de viande leur battant le dos et la poitrine, entourés de la meute frétilante des chiens repus : une scène d'un autre temps que je n'aurais jamais pensé vivre un jour. Un autre souvenir est attaché à cet évènement, le repas de racines du soir agrémenté de la viande du cochon. Il arrive plus souvent qu'on ne pense que les naturalistes sur le terrain se nourrissent de partie ou totalité de leurs échantillons !

De la « coutume » : une visite au chef

« Au Vanuatu, tout travail sur le terrain doit débiter par la coutume », m'a-t-on répété inlassablement. Pourquoi le cacher, cette simple phrase me préoccupait. Que recouvre exactement le terme de « coutume » ? Combien de temps allons-nous devoir mobiliser à cette « formalité » avant d'être opérationnel en chaque lieu visité ? Pour ne pas avoir de conséquences perverses à court ou long terme, mais être reconnus adéquats et justes, quelles devaient être la nature et l'importance des « dons » qui accompagnent cette « cérémonie » ? Je me sentais à la fois ignare en la matière, curieux, mais également anxieux, car je souhaitais profondément ne pas résumer cette « coutume » à un acquittement de droit de passage et associer les Nivatuans à notre projet s'ils en manifestaient l'envie. Par ailleurs, j'ai toujours eu une certaine aversion pour l'usage du numéraire en pareille circonstance, lui préférant le troc. Pour ajouter à mon inconfort, mon ignorance des langues s'ajoutait à celle de la coutume. La lecture des ouvrages de Bonnemaïson me donnait le vertige quand ils mentionnent le nombre de langues pratiquées dans l'archipel qui s'élève à plusieurs dizaines pour certaines îles. En outre, je ne pipe pas un mot de bichlamar, la langue véhiculaire, et si beaucoup affirment qu'avec l'anglais et un peu de pratique, sa maîtrise est rapide, je ne me sentais pas la capacité en quelques jours d'en user avec la subtilité que suppose la négociation.

Et alors ? Alors, pour ce qui est de la langue, notre guide Charley, Anthony, notre étudiant nivatu, et Florence, notre ethnologue, firent merveille. Je ne puis juger de ce qu'ils traduisirent de mes propos. Les quelques phrases que je prononçais donnaient lieu à de longues périodes oratoires qui semblaient fort appréciées. Le riz constitua une bonne part de nos dons et, si je n'étais pas entièrement satisfait du choix de ce produit de pure importation, le Vanuatu n'en produisant pas, il a le mérite localement d'être prisé et de disparaître rapidement.

Quid des autorisations « d'opérer » sur le territoire ? Elles ne nous furent jamais refusées. Mieux, dans bien des cas, nous fûmes accompagnés dans les jardins et leur environnement direct. Nous avons appris bien des choses sur les pratiques culturelles locales, la gestion des mauvaises herbes, l'histoire de l'arrivée de certaines plantes et animaux. Il est vrai qu'en tant que « chasseurs de rats », Olivier et moi-même étions bien vus, mais ornithologues, herpétologues, botanistes, entomologistes, ethnologues ne furent jamais laissés sur le bord du chemin.

Pour être honnête, il me faut bien ajouter que notre venue avait été annoncée. Que plusieurs mois auparavant, Ruffino, l'un des organisateurs sur place de l'expédition, avait exposé en détail les raisons de notre venue et négocié les termes de notre séjour. Mais tout compte fait, j'ai trouvé bien des analogies entre la « coutume » et les conversations qu'il y a une vingtaine d'années je prenais soin d'avoir avec les agriculteurs du Doubs avant d'envahir leurs prairies pour y capturer des Campagnols terrestres. N'est-il pas de la plus élémentaire courtoisie que de faire part aux propriétaires des lieux des raisons de votre venue et de demander l'autorisation d'opérer sur leurs terres ? N'est-ce pas de cette élémentaire courtoisie que semblent totalement dépourvus nombre de nos concitoyens urbains qui envahissent champs et pâtures et s'étonnent d'être fraîchement délogés par un paysan furieux ?

N'en déplaise à certains, j'ai trouvé une vertu à la coutume : elle permet de cerner ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas ; elle permet d'éviter les quiproquos. En revanche, elle ne permet que rarement de cerner les raisons d'éventuels interdits. Pour accéder à ces secrets de brousse, il faut non seulement le temps, mais aussi les qualités de persévérance et de sagacité de tout bon ethnologue. Quant à les contourner... ■